



Pratiques d'agrégation juvénile et dynamiques du proche

Jérôme Boissonade

► To cite this version:

Jérôme Boissonade. Pratiques d'agrégation juvénile et dynamiques du proche. Les Annales de la Recherche Urbaine, 2001, 90, pp.173-181. hal-00840642

HAL Id: hal-00840642

<https://hal.science/hal-00840642>

Submitted on 3 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ISSUE DE SECOURS

Les seuils du proche

Jérôme Boissonade

PRATIQUES D'AGRÉGATION JUVÉNILE ET DYNAMIQUES DU PROCHE

Les rassemblements de jeunes qui « rouillent » en bas d'immeubles manifestent ouvertement la préférence contemporaine pour la proximité. Ils sont considérés comme relevant de groupes homogènes s'appropriant un territoire (« Le hall est à eux »). Ce groupe est la plupart du temps qualifié en termes stratégiques (« Ils sont là parce qu'ils voient bien ce qui se passe et peuvent plus facilement échapper à la police »). Son évolution est imputée à ses membres considérés comme des acteurs rationnels (« Ils savent ce qu'ils font »). Ceux-ci sont en général situés en degrés sur trois échelles : la violence, le trafic et l'ethnicité (maghrébine, africaine...). Les exigences pragmatiques des observateurs pèsent sur la description des situations (troubles, incivilités...), et masquent le fonctionnement des sociabilités internes aux « mondes » des rassemblements, considérés comme autant de boîtes noires.

Une approche plus situationnelle montre des rassemblements cadrant mal avec ces notions d'appropriation, d'intentionnalité ou d'assignation. Si ceux-ci se caractérisent essentiellement par leur familiarité, leur dynamique s'explique par les différentes mobilités qui traversent ou portent les rassemblements. Dans ce cadre, la visibilité « persistante »¹ (Bayart, 2000) de ces agrégations juvéniles implique pour ces jeunes une gestion permanente du conflit potentiel dans une perspective de coordination publique.

La sociologie de la jeunesse est déjà riche de nombreuses études portant sur la désorganisation (Dubet, 1987) ou la culture des rues (Lepoutre, 1997), développant des travaux précurseurs français (Monod, 1968) et anglo-saxons. D'autres recherches, plus rares, s'attachent à l'économie souterraine (Tarrius, 1999), aux apprentissages urbains (Roulleau-Berger, 1991), au rapport entre espaces de fixation et espaces de mobilité (Kokoreff, 1993) ou entre centres et périphéries (Bavoux et Foret, 1990).

Notre travail s'appuie sur des observations directes ou participantes effectuées dans trois villes de la proche banlieue parisienne : Bobigny, Créteil et Nanterre (Boissonade, 1999-2001). Au sein de ces villes, la sélection



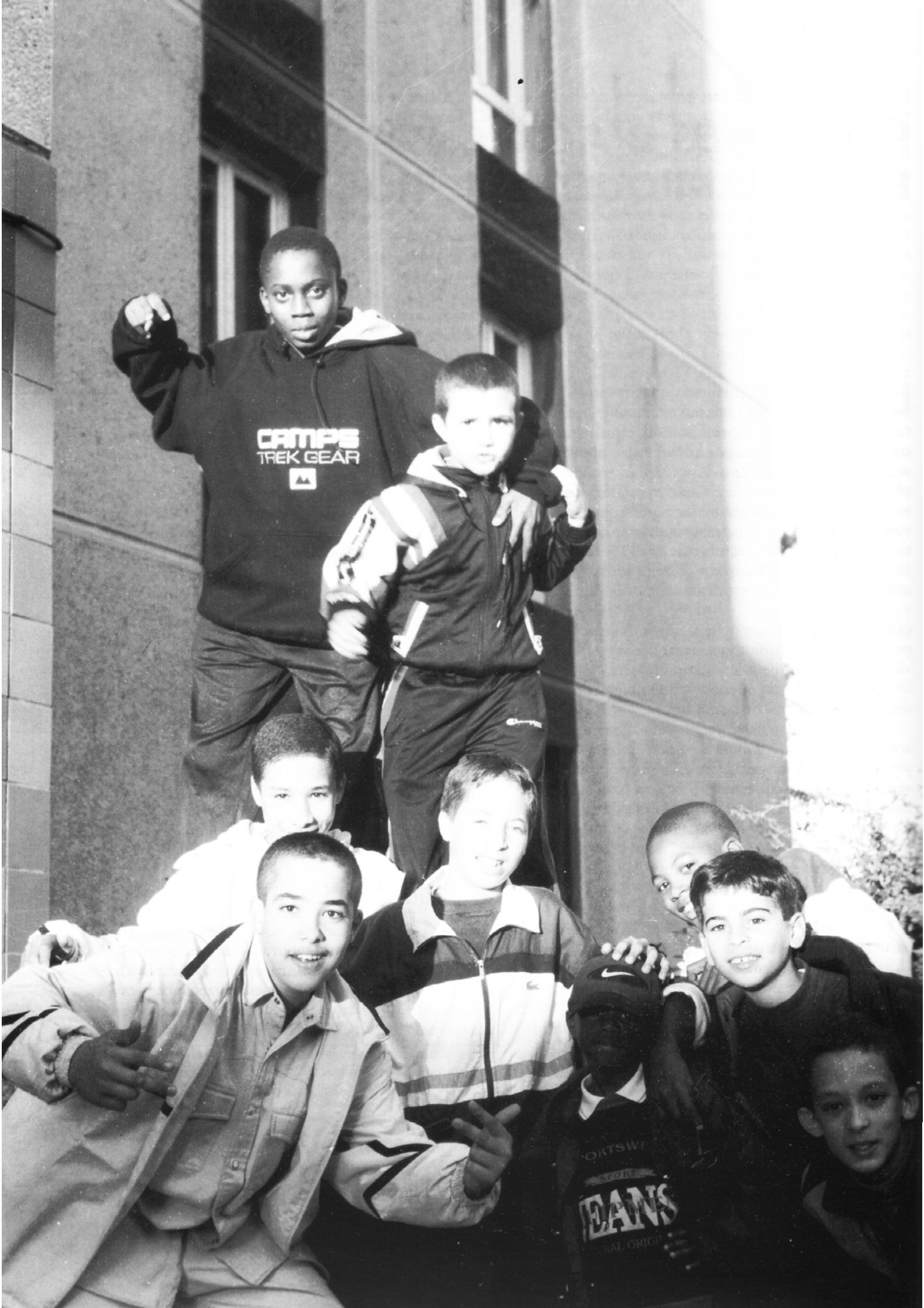
Sur les dalles de Bobigny.

tion des trois sites précis d'étude d'agréations juvéniles relève de zones couvertes par des clubs de prévention dont certains ont facilité les premiers contacts avec les jeunes rassemblés.

Familiarité et interobjectivité

À Nanterre, un rassemblement de jeunes liés pour partie au deal, occupe une butte ombragée au bord du boulevard. L'arrière de l'immeuble proche sert de coulisses, les « encombrants » procurent le mobilier, la famille du « caïd » de la tour à côté fournit la matière

1. Denis Bayart évoque trois principes caractérisant la ronde des agents d'accueil en gare du nord, qui se révèlent utiles pour appréhender les rassemblements sur l'espace urbain : le principe de « persistance » (impossibilité de se soustraire aux regards extérieurs), le principe de « continuité » (exposition dans le déplacement) et le principe de « modalisation » (modalités à donner à la pratique de l'espace urbain pour moduler son exposition).



première. L'espace de rassemblement se transforme en terrain de foot, salle d'attente ou plaque tournante. Endroit passant, tant pour les piétons que pour les voitures, c'est un lieu idéal pour échanger. Plus qu'un usage, ces pratiques semblent souvent plus proches de l'espace familial de la maison que de la place publique. Mais la porosité des espaces et la visibilité des pratiques relativisent toute idée d'appropriation exclusive.

Dans la famille, la classe ou le rassemblement, le degré et le mode de familiarisation sont différents. Les jeunes rassemblés mesurent constamment ce qu'ils peuvent faire ou pas, avec qui ils peuvent se joindre, à quels endroits ils peuvent se rendre et à quel moment... Ce processus se construit non pas sur un savoir appris mais sur des qualifications concrètes conquises. Cette nécessité d'évoluer par essais/erreurs provoque une certaine inquiétude chez les rassemblés. Chacun met alors en place des points d'appui (souvenirs, marques, routines, représentations, amitiés...), des ressources sur lesquelles il peut compter. Le milieu urbain va ainsi être affublé de repères induits dans les usages (une boîte postale peut devenir tour à tour un siège, un tambour ou une table) ou manifestes dans les marques (tags, dégradations...).

Les conditions dans lesquelles se produisent les rassemblements évoluent (ensoleillement, embrouille, vacances, déplacement...). La pratique confiante du milieu personnalisé par une inscription quotidienne, permet à l'individu de s'adapter à ces évolutions. Cette adaptabilité, constitutive du régime de familiarité (Thévenot, 1994), explique le relatif échec des aménagements dissuasifs ou sécuritaires (suppression de doubles sorties de hall, aménagements destinés à éviter toute possibilité de stationnement...). S'il y a adaptation vis-à-vis du proche (transformation de l'espace initial ou évolution des affinités), cette accoutumance manifeste ses limites lorsqu'un rassemblé est contraint à l'éloignement. Nombre de jeunes ou d'habitants ayant déménagé, reviennent de façon quotidienne ou régulière sur leur ancien lieu d'habitation. Certains sont prêts à se déplacer dans leur département d'origine pour fréquenter un commerce utilisé auparavant. D'autres, pour ne pas perdre un instant du rassemblement, vont marcher pendant deux heures pour rentrer chez eux après le dernier bus.

L'usage quotidien réalise donc la capacité des personnes à s'y accommoder ou à le domestiquer. Les jeunes des rassemblements acceptent les défauts (des collègues, de l'espace), parce qu'ils construisent leur rapport collectif au proche (« ma » cité, « notre » quartier...) sur ces imperfections personnalisées. À Bobigny, alors que les dalles sont stigmatisées (malcommodes, désertes, « coupe-gorge »...), un des adolescents rassemblés exprime cet attachement : « Si on casse les dalles, on tue la cité, au moins pour les jeunes ». Cette appréhension familière repose donc sur les particulari-

tés de l'environnement ou des personnes ; sur des détails, des altérations du site ou des traits de caractère propres aux autres habitués. Du coup, les rassemblés qui, la plupart du temps, se connaissent parfaitement, n'ont plus à faire cet effort de qualification de l'autre en tant que sujet et d'objectivation du lieu comme espace urbain. La distinction même entre le milieu objectif (physique) et le sujet doué de subjectivité s'amenuise.

Créteil en fin d'après-midi. Le rassemblement des moyens situé en haut du boulevard, à 50 m de celui des grands, est complété pour l'instant par les petits qui partiront en début de soirée. Durant les vacances, une famille de Sénégalais habitant Barcelone est hébergée par celle d'un des rassemblés, dans un appartement dont le balcon donne sur le rassemblement. La barrière de la langue rend infructueuses les tentatives d'échange de la part des jeunes pour discuter avec les petits catalans perchés sur le balcon. Ils descendent deux jours plus tard, guidés par les enfants de la famille d'accueil. Pendant un long moment, le petit garçon, intimidé, n'ose pas répondre aux invites en espagnol. Celui qui l'accompagne l'installe alors sur la boîte postale. Mais très vite, le petit tombe à la renverse. Il est récupéré dans sa chute par celui qui l'avait installé. Tout heureux après sa frayeur, cette marque de veille-assurance le rend enfin confiant. À partir de cet instant il court, rigole, répond aux sollicitations qui lui sont faites et fait preuve de connivence, y compris avec des jeunes qu'il voit pour la première fois. La sœur du petit barcelonais quant à elle, a été prise en main par une petite fille de la famille d'accueil et ses amies. Elles sont en cercle, tournées les unes vers les autres et jouent à des jeux qui leurs sont propres.

La familiarité anime le rassemblement au risque de l'accoutumance. Mais elle permet la personnalisation du milieu (espaces et individus) et le structure comme acteur social (interobjectivité) (Latour, 1994).

Capacité attribuée et virtuosité collective

Le détournement ou le dépassement des capacités normales du milieu est souvent attribué à la virtuosité² particulière d'un individu (charisme, connaissances de l'espace du quartier, maturité, réseau...). Nous sommes quelques-uns à être au rassemblement et la discussion suit son cours sur le thème des téléphones portables, lorsque l'un des jeunes me demande : « Tu en veux un ? Je te vends un Nokia si tu veux, il prend toutes les puces ». Peu après il dit aux rassemblés : « Samedi soir on va aller travailler à Paris, pas vrai ! ».

Devant mon étonnement, il me fait comprendre que c'est pour voler des portables.

L'inscription dans l'espace (Paris), la programmation (samedi), la qualification (travail) et les représentations afférentes au « samedi soir », permettent une socialisation de l'action proposée. Sont articulés le traitement de l'espace, la représentation de l'action et le type de coordination collective à mettre en œuvre.



Au-dessus des voitures.

Dans la notion de « travail », revient le principe d'une situation routinière. Le collectif est entraîné dans un temps, un espace et une action qui lui sont pour l'instant « à distance », avenir qui se réfère implicitement à des situations passées. Mais dans ce cadre, la routine n'est plus considérée comme une rigidification de la familiarité, où les choses entraînent : « Il n'y a rien à faire ici ! ». L'habitude devient au contraire un moyen d'anticipation de l'événement, un socle déjà élevé de prérequis, permettant une action programmée et collective. L'inscription de l'action projetée dans des repères conventionnels (Paris, samedi soir, travail...), rend donc la coordination collective possible car elle suppose un même arrière plan de la part des rassemblés auxquels il s'adresse, une obligation de généralisation. Réussir une action que l'on programme, c'est donc composer avec les capacités, les compétences, distribuées au sein des rassemblés et dans le milieu. Cela nécessite pour le jeune « planificateur », de situer la place de son intention (du plan), par rapport à celle des rassemblés (du contexte). L'existence même du rassemblement peut finir par reposer sur sa personne, cette capacité attribuée à un individu fragilise alors l'ensemble des rassemblés.

Si un jeune peut proposer une action collective, il peine à coordonner le rassemblement dans le mouvement. La situation se tend, seul le ralentissement ou l'immobilisation des rassemblés lui redonne prise sur l'action. Cette limite relativise le rôle du virtuose (le leader par exemple), dès lors que le rassemblement n'est plus considéré comme un groupe statique mais bien comme une géométrie variable elle-même en

mouvement. Les capacités distribuées dans l'espace, les objets ou les individus, surpassent alors celles que s'attribue le leader.

Nous sommes sur un des rassemblements de Créteil. Le lieu se compose de la manière suivante : une suite de petits emmarchements bordés de murets latéraux constitue un passage d'accès au groupe d'habitations. Sur un des cotés du passage, une rampe courbe rattrape la dénivellation. Quelques grands se rassemblent sur le passage, les petits, filles et garçons, sont dispersés autour de la rampe. Une mère monte celle-ci et laisse son enfant conduire la poussette, malgré toutes les difficultés qu'il éprouve à progresser. Sur le passage, les jeunes jouent avec une balle de tennis. Celle-ci manque de peu la mère et son enfant. Sur la rampe, l'ascension dure. L'attention que les jeunes portent à ce « couple » fragile, se porte progressivement sur cet espace considéré habituellement comme secondaire. Une fois la poussette éloignée, un des grands, relayé par d'autres, propose aux petits de faire un « 100 m ». Le jeu consiste à monter le plus rapidement la rampe puis à redescendre le passage et les emmarchements. Plusieurs courses ont lieu entre les petits, encouragés par les plus âgés. Ces derniers prennent ensuite le relais, donnant à l'un d'eux l'occasion de parader.

Le « 110 m haies » consiste à remonter le passage et ses emmarchements. Cet espace, qu'ils ont pratiqué dans ces conditions lorsqu'ils étaient moins âgés, se révèle à présent trop étroit. Les petits restent sur place mais les jeunes descendent le boulevard et s'installent 20 m plus bas, sur un lieu que certains fréquentent régulièrement. C'est une allée de presque 100 m de long. Jusqu'à présent, l'action s'inscrivait dans l'espace quotidien. Cette fois le lieu devient celui choisi pour l'action.

Tout d'un coup, trois filles se battent sur le carrefour situé en contrebas, nous accourons. Après l'échauffourée, comme après chaque événement, tout le monde reste sur place mais lentement des rapprochements se forment, d'autres s'éloignent. Un jeune arrive, habitué du rassemblement. Nouveau concurrent potentiel, ses qualités sportives ont été vantées par celui qui paraissait depuis le début et qui vient de se faire battre dans l'allée. L'arrivant doit laver la défaite de son ami, mais cette fois la course a lieu sur place : le boulevard. La nuit tombe, les voitures se font plus rares, deux jeunes se rendent en contrebas pour les faire patienter. Les baskets s'échangent. Les différents rassemblements par classe d'âge se joignent, les uns en acteurs et les autres en spectateurs, autour de cette utilisation impromptue du boulevard. Le tournoi peut commencer, rappel de « jeux olympiques » organisés aussi soudainement quelques années plus tôt. L'espace, depuis la rampe initiale jusqu'à la chaussée finale, a été ce support de mémoire dont la réédition a révélé l'inscription.

Un jeune qui attendait un ami au carrefour l'appelle avec son portable pour qu'il prenne ses Nike et

profite de l'opportunité pour affronter son ancien adversaire de collège. Le passage d'un lieu à l'autre, l'articulation des actions se propage en effet de proche en proche, par « contagion » décisionnelle des rassemblements. Cette « virtuosité collective », compétence situationnelle par excellence, est bien éloignée des types d'aptitude requis par les cadres institutionnels de socialisation. À l'école ou à l'entreprise, le « niveau », le concours ou le diplôme (capacité attribuée à un individu) sont un préalable indispensable au déclenchement du processus de l'action collective.

Des CRS qui passent sur le boulevard s'arrêtent à leur hauteur : « Vous jouez au foot ? » Après un long silence, un des jeunes s'avance et répond qu'ils n'ont trouvé aucun autre endroit pour faire un 100 m. Alors que les rassemblements se grisent de pratiquer l'espace de la cité, non plus seulement par points ou sauts de puce, mais aussi dans une « trajectoire publique » (sentiment analogue à celui des prises de chaussée par des manifestants), l'échange entre les jeunes et les CRS fait appel à des représentations stéréotypées : les « gamins » (Meunier, 1977) et le manque d'équipements. En effet, la difficulté que l'on peut avoir à qualifier ces pratiques mobiles, provient du fait que cette coordination distribuée prend une forme collective mais pas nécessairement généralisable dans un modèle civil (bien-séance...) ou civique (association...).

Mouvements et information

En dépit d'une relative homogénéité sociale des rassemblements, on constate une assez grande diversité de leurs provenances et de leurs destinations. Ils habitent souvent d'autres quartiers (affinités de collège, déménagements), des villes diverses (anciens habitants ou affinités de lycées professionnels notamment), voire parfois des départements différents (parents séparés...).

D'autre part, les jeunes rassemblements se déplacent de lieux en lieux : hall, gymnase, carrefour, MJC, centre commercial... pour, entre autres, établir des interactions spécifiques avec des espaces, des publics ou des objets différents. Lors de ce cabotage urbain, le rassemblement mobile³ des jeunes progresse par à-coups, la rupture avec ceux retenus par une rencontre ou un événement, n'est pas toujours vraiment située. Sa forme n'est pas déterminée et l'arrivée des rassemblements dans les « ports d'attache » non simultanée.

Enfin, les mouvements ne se limitent pas à la provenance ou à un déplacement, mais caractérisent plus généralement une pluralité de sphères dans lesquelles ces acteurs évoluent, une pluralité de domaines de compétence et de types d'engagements qu'ils souscrivent : « Ah vous êtes sociologue ? Bourdieu ou Boudon ? Holiste ou déterministe ? ».

À travers la manière qu'a ce jeune étudiant-rassemblé, d'entrer en relation avec l'autre, il s'agit ici de

montrer un exemple des différents cours d'action qui permettent de passer d'une sphère à une autre (entre l'université et le rassemblement, le centre commercial et le petit boulot, la famille et la boîte de nuit...). La qualité de ces passages dépend, semble-t-il, des dynamiques de compromis et de rapprochement, construites notamment par les rassemblements et les cabotages urbains ; favorisant des postures identitaires, territoriales ou morales « composées ».

La vulnérabilité des cadres qui nous permettent de « composer avec... » et assurent les transitions entre situations, provient notamment de l'insuffisance de nos informations. Un jeune rassemblé de Créteil dit à deux petites : « Vous êtes de X..., cassez-vous ! ». Situé à quelques mètres de la partie utilisée à d'autres moments par des petits de leur âge, ce lieu précis de rassemblement est en effet fréquenté par des plus grands qu'elles, y compris des dealers. Leur jeune âge ne leur permet pas « d'interpréter » les interactions (coups d'œil, postures...) qui nous guident en général pour savoir où l'on met les pieds. Elles ne s'interrogent donc pas sur leur présence et l'action qui en modifierait éventuellement l'intelligibilité pour les proches. Ces filles ne sont pas « à leur place », non pas « parce qu'elles viennent d'un autre quartier », mais parce qu'à cause de leur provenance elles n'en connaissent pas l'arrière plan. Ce n'est donc pas ici l'origine qui fonde le reproche du jeune, mais le reproche qui s'outille de la provenance. En s'outillant ainsi, c'est de la familiarité qu'il construit avec les autres jeunes présents en rendant explicite une pratique tacite partagée de l'espace. On retrouve en effet chez ces grands le même comportement de rejet vis-à-vis des petits du quartier venant sur le lieu, mais ce rejet se négocie d'une manière familière.

Dans ces dynamiques sociales, l'information (sa diffusion et son contrôle) semble donc jouer un rôle déterminant. Sa diffusion permet le lien entre situations et son contrôle maintient l'intégrité des rassemblements par la renégociation perpétuelle du statut de ceux qui les composent. En effet, lorsqu'une information « colle » à un rassemblé (sous la forme de rumeur, de réputation...), le contrôle de l'information d'une part, et le non attachement de cette information au rassemblé lui préservant une pluralité de rôles d'autre part, deviennent un travail quotidien du rassemblement sur lui-même pour ne pas éclater.

Les tentatives pour négocier son statut (lié à l'âge essentiellement) conditionnent l'accès aux différentes mobilités (géographique, biographique, entre types de socialisation, avec les autres publics lors des cabotages...). Grandir, c'est avoir accès à l'information. C'est rentrer dans un secret alors partagé entre pairs et en sortir renforcé par de nouvelles mobilités. Si l'on

2. Entendue ici comme un « art de faire ».

considère l'information (le « tuyau », le regard, la rumeur...) comme mise en mouvement, comme embrayeur de mobilités, le temps n'est plus seulement celui des « rendez-vous », notamment institutionnels (celui que l'on manque, les horaires de cours, de fermeture de services administratifs, d'arrivée au travail, de créneaux d'activité...). L'espace ne relève plus simplement d'un territoire que l'on habite. Le cabotage urbain devient proximité de trajectoires que l'on se fraie, d'expériences sensibles dans une culture urbaine de l'intervalle entre les « mondes »⁴.

Légitimité et visée publique

Chacun tente de pénétrer dans la strate supérieure et de justifier sa compétence pour une phase intermédiaire où l'accédant pourra participer en partie aux privilèges de la catégorie supérieure : « Ça fait la cinquième fois que tu me dis bonjour aujourd'hui, casse-toi », « Il va nous porter le mauvais œil, moi aussi Hamid, il m'a serré la main quatre fois ».

Cette stratification selon les âges se retrouve de manière systématique entre les rassemblements et se confirme dans les mobilités. Malgré la présence d'au moins quatre classes d'âge, la terminologie de « moyen » n'existe pas, il n'y a que des « petits » et des « grands », qui se nomment en tant que classes car elles sont les seules (deux à deux) à avoir des rapports directs quotidiens. Les grands des uns seront les petits pour la classe d'âge supérieure. Le plus souvent, il n'y a pas de saut de classe, par exemple des relations formalisées entre les pré-adolescents et les adultes, sauf à titre individuel, pour des raisons familiales essentiellement (condition nécessaire mais non suffisante).

Plus on avance en âge et plus les rassemblements se rapprochent, en trois ou quatre étapes environ, des lieux de communication publics. On passe des jeux pour enfants protégés au cœur des groupes d'habitation, à des rassemblements diffus en arrière-scène pour les enfants autonomes. Puis, les adolescents vont s'installer en avant-scène, sur des lieux plus précis. Les plus âgés seront situés aux endroits les plus passants du quartier (et non forcément sur la cité), même s'ils comprennent des arrière-scènes plus discrètes (halls, caves...). Les petits, depuis leur lieu de rassemblement, restent à l'affût de tout ce qui pourrait se passer sur celui des grands situé en général à portée de vue.

On retrouve donc une analogie certaine entre les pratiques spatiales et sociales des différentes classes d'âge. On passe de modes de sociabilité infantile basés sur la famille, jusqu'à ceux des grands adolescents ou des jeunes adultes, constitués d'un réseau de relations sociales qui relève d'un monde domestique articulant familiarité et publicité, particularité et généralité. Cette renégociation fait progressivement intervenir une forme de coordination générale et des composantes

publiques (espaces investis, réseaux, pluralité des engagements au collège, au travail...). Paradoxalement, cette prise en compte d'un domaine commun prend une place grandissante alors que les délits sont plus conséquents dans les classes d'âge supérieures. Si le recel est chose « partagée », tous font la différence entre les dealers ou, dans une moindre mesure, les voleurs (même s'ils ne sont jamais nommés ainsi directement) et les autres. Les difficultés qu'éprouve parfois le rassemblement à exister proviennent apparemment de conflits liés à ces limites tacites mais bien réelles entre « cleans » et revendeurs, petits et grands... Le brouillage dû à l'utilisation de petits pour le trafic par exemple, entraîne des conséquences néfastes non négligeables sur la nature et même la survie des rassemblements.

En dehors de la « prise d'espace » et de sa renégociation perpétuelle, la formalisation d'un bien commun, nécessaire au passage du familial au public, se travaille par une deuxième pratique : celle du prêt. Dans les rassemblements, tout se prête (cassettes et jeux vidéo, CD, couteau, vélo, joint, baskets...). Le prêt, comme le don, est structuré par un ajustement dans le temps entre le prêt initial et le retour de prêt qui va suivre en échange. Cette confiance témoigne d'un fort attachement qui semble nécessaire au rassemblement. Ici, la situation n'est pas encadrée par des règles explicites comme au collège ou au travail. L'ajustement prêt/retour de prêt, en devient un des substituts. Cet échange constitue une construction politique élémentaire du rassemblement où les objets sont valorisés par la demande. La demande et l'accord marquent la familiarité, le refus marque ses limites ; et la négociation le bien commun.

Cette confiance sans cesse à confirmer illustre un fonctionnement plus général des rassemblements où les dynamiques de coordination sont régulièrement soumises à des justifications argumentatives entre rassemblés, explicitant localement le caractère commun ou public de l'action. Cette articulation du particulier au général s'inscrit dans la situation, celle-ci peut donc se produire *a priori* n'importe où et n'importe quand. Par sa justification coopérative (par les corps), le rassemblement semble cependant être un cadre essentiel dans l'explicitation d'une légitimité publique de « l'être ensemble » ici et maintenant.

Lors d'une altercation, la police s'est acharnée sur un des jeunes qui se trouve jouer le rôle de « passeur » privilégié entre les rassemblés et les habitants ou les institutions... Il passera la nuit au poste. Ce qui le marque le plus dans cet événement, c'est son honneur bafoué. Ces brimades se révèlent aussi être une négation de ce qu'il trouve dans le rassemblement : une sociabilité qui n'a pas de raison externe de s'exercer, en dehors du plaisir de s'engager dans des relations, sans autre objet

3. A rapprocher du « camp de base mobile » (Bordreuil, 2000)



Conversation publique.

que celui de la sociabilité elle-même. Au-delà de sa personne, c'est le rassemblement qui est humilié, délégitimé dans sa dimension publique.

Ressources et civilités

« Speed » ou détendu, engreneur ou sépareur ; le jeune joue avec sa condition pour la réaliser, comme le garçon de café « qui en fait trop »⁵. De fait, le statut participatif (Goffman, 1991)⁶ de chacun est redéfini constamment par la situation. Une désignation se confirme ou se corrige, se précise ou s'évanouit dans l'échange. Un jeune, « vanné » par ses pairs, les quitte pour aller faire jouer des petits en bas de sa tour. Une partie de tennis de table dérape rapidement en tennis tout court suite à l'incompétence des participants. La norme est malmenée mais le jeu continue.

Comme les individus, les rassemblements relèvent d'un statut fluctuant, ce sont des nœuds de relations à géométrie variable. La composition du groupe y est instable, dépendant de l'âge, du « port d'attache » où il accoste, du lieu d'habitat actuel ou ancien, du collège fréquenté... Les rassemblements semblent moins tributaires d'une situation privilégiée vis-à-vis des différents centres urbains, que d'un rapport précis entre espaces d'habitat et de circulation. Ils prennent des formes diverses (exposition, sociabilités...), mais sont des espaces-temps où de manière générale, chacun veille à inscrire ses interactions dans un parcours individuel et commun ; référents à partir desquels se mesurent les trajectoires et les événements (Boissonade, 1999-2001).

Les personnes rassemblées changent de « place »⁷ (Goffman, 1973) selon le type d'activité ou de rapport qu'elles souhaitent entretenir avec l'environnement sociospatial. L'usage des bancs et autres supports d'urbanité, comme les murs ou les escaliers, montre qu'ils sont plus liés à des types de situations ou de relations (calme, chahut, « travail », jeu...), qu'appartenant à des groupes d'individus. Les mêmes lieux sont souvent fréquentés par des publics différents suivant les moments de la journée. D'autre part, un rassemblement peut se produire quotidiennement à un endroit pendant six mois, disparaître pendant aussi longtemps, suite à un conflit interne par exemple, puis réémerger ensuite.

Dans un stand Photoservice situé au milieu de l'artère principale du centre commercial de Bobigny, un jeune est assis sur la photocopieuse, l'autre joue au piano sur les touches du distributeur de cartes de visites, le troisième, privilégié, s'est installé dans l'habacle pour photos d'identité. Le stand est accessible, il offre des prises et des déprises, une affordance⁸ certaine. La qualité des prises d'espace par les jeunes, est

4. « Le lieu n'est pas seulement le creux où se fixer mais aussi l'intervalle à parcourir » (Ricœur, 1998)

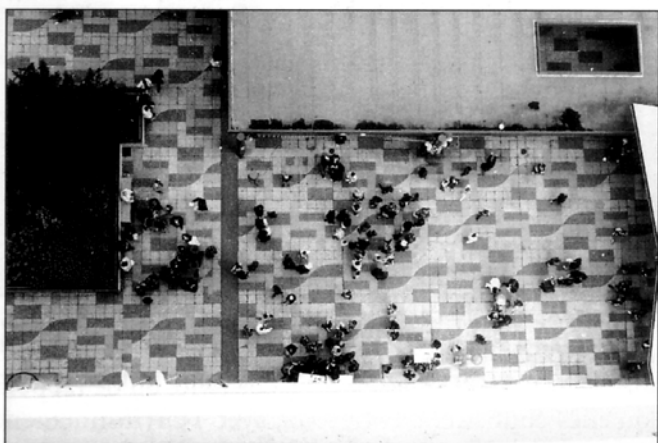
5. Sartre J.-P., *L'être et le néant*, Gallimard, dans (Joseph, 1998a : 60)

6. Statut de participation : « capacité et privilèges qui stipulent ou non que chacun est capable d'écouter et que chacun a le droit d'en profiter ». Nous souhaitons ici substituer au rapport rôle/personnage qui fait référence à une identité plus ou moins typifiée (jeune, habitant...), le rapport position/situation.

7. La place : espace bien délimité auquel l'individu peut avoir droit temporairement et dont la possession est basée sur le principe du « tout ou rien » (chaise...).

en relation directe avec celle des interactions qu'ils initient. Ce sont les plus « offensifs » vis-à-vis du cadre d'une utilisation normale du lieu qui entretiennent le plus d'interactions avec les passants (reconnus ou anonymes) de la galerie commerciale. C'est le jeune le plus « exposé » sur le banc aménagé, qui reste paradoxalement en retrait. Confirmant qu'une « source fondamentale d'engagement consiste dans la légère infraction aux règles de tact »⁹, l'incivilité (jouée) peut donc aussi favoriser une certaine civilité des interactions.

S'il n'y a pas forcément contradiction entre incivilité « jouée » et richesse (civile) des interactions, ce peut-être alors l'occasion de considérer les réserves (Goffman,



Petits groupes.

1973)¹⁰ signifiées dans l'espace par les individus, et leurs transgressions comme autant de ressources interactionnelles. L'espace public est un espace de négociation, c'est en effet la gestion permanente du conflit potentiel entre publics différents qui généralement, renforce la vitalité, l'attractivité et la qualité d'espace public des rassemblements.

Des pauses publiques

Les pratiques décrites tout au long de ce texte paraissent tiraillées entre deux conceptions du social :

- Celle d'une vulnérabilité inquiète reposant notamment sur des liens faibles (contacts stigmatisés, en réseau, à projet pauvre, tension entre l'ajustement simultané des pratiques dans des conventions et au sein de l'environnement, socialisation différentielle propre aux personnes rassemblées...)

- Et celle d'une pragmatique confiante dans des liens confirmés avec le milieu (cadres, habitudes, collègues...).

Suivant les espaces, les moments ou les situations, les pratiques relèvent plutôt de l'une ou de l'autre mais restent, semble-t-il, toujours un composé incertain.

D'où la nécessité, pour le chercheur, d'adopter un « situationnisme méthodologique » (Joseph, 1998a : 10) s'intéressant aux différents moments de rassemblement,

pour les catégoriser à travers l'usage (opportunités, coutume, consommation, utilisation, retraite...) (Breviglieri, 1999) et y faire rentrer ultérieurement une catégorisation spatiale (lieux routiniers, d'occasion...) ¹¹.

D'où la nécessité pour les collectivités, de favoriser la disponibilité et l'hospitalité des espaces urbains, par exemple sous la forme de « pauses publiques » (Boissonnade, 2001) ¹².

Les agrégations juvéniles sont le plus souvent liées à des opportunités de visibilité, de sociabilité et d'accessibilité. Elles ont un caractère public affirmé (visibilité, diversité...) et sont dans le même temps les plus stigmatisées.

Il s'agit donc, d'une part, de restituer la dynamique des pratiques de rassemblement à travers les notions de nœud de familiarité et de cabotage urbain ; et d'autre part, de densifier la vocation de ces lieux à être des espaces de ressources.

Les espaces n'ont de pertinence que dans et par un moment d'action. Considérant la dynamique d'accessibilité et de visibilité plus que l'offre brute de services (publics et commerciaux), il s'agirait de construire au sein des pratiques de rassemblement se déployant sur des lieux destinés aux flux, un dispositif spécifique, une ossature minimale commune de services, sur lesquelles pourraient se greffer, suivant les cas, une variété de prestations adaptées à la diversité des milieux et à leur évolution. Ces ossatures pourraient constituer un support pour valoriser des situations de publicisation, en considérant ces nœuds d'urbanité comme les « ports d'attache des cabotages urbains » des différents publics. Par la multiplicité des services qui pourraient y prendre place, par une mise en relation de ces différents points publics et une captation des autres flux (centralités, occasions, réseaux, transports, informations...) ; l'espace de rassemblement pourrait ainsi renforcer son rôle d'espace intermédiaire en captant de nouvelles ressources urbaines et articuler proximité, familiarité et disponibilité.

Jérôme Boissonnade

8. « Propriété phénoménale (valence) d'un objet ou d'un espace perçus en tant qu'ils sont disposés ou disponibles pour l'action » (Joseph 1998b, d'après Kurt Lewin)

9. Goffman E., *Communication Conduct on a Island Community*, 1953 ; cité par Piette, 1996, p. 95

10. Les réserves sont : l'espace personnel, la place, l'espace utile, le tour, l'enveloppe, le territoire de la possession, les réserves d'information et les domaines réservés de la conversation.

11. Ceci n'a été ici qu'esquissé et s'inscrit dans un travail de thèse de doctorat dirigé par Isaac Joseph.

12. Ces « pauses publiques » ont été proposées dans le cadre du concours pour la restructuration urbaine de Bobigny par l'équipe menée par P. Chemetov : C + H + (agence d'architecture), E.D.A. (bureau d'études), J. Boissonnade (architecte, sociologue), Comptoir des projets (paysagiste).

BIBLIOGRAPHIE

- Amar G., (1993), « Pour une écologie urbaine des transports », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 59-60, p.140-151.
- Bavoux P., Foret C., (1990), *En passant par le centre*, Paris, Éd. Trajectoires Plan Urbain, Cerfise.
- Bayart D., (1999), « La ronde des agents d'accueil en gare du nord », *Villes en gares* (Joseph I., dir.), p.193-211.
- Bordreuil J.S., (2000), *Champs relationnels, champs circulatoires ; « ville émergente » et urbanité au prisme de la zone de Plan de Campagne*, PUCA, (à paraître).
- Breviglieri M., (1999), *L'usage et l'habiter, contribution à une sociologie de la proximité*, Paris, EHESS, thèse de doctorat.
- Dubet F., (1987), *La galère : jeunes en survie*, Paris, Éd. Points Fayard.
- Goffman E., (1991), *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit.
- Goffman E., (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 2 : Les relations en public*, Paris, Éditions de Minuit.
- Hannerz U., (1983), *Explorer la ville*, Paris, Éditions de Minuit.
- Joseph I., (1998a), *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF.
- Joseph I., (1998b), « L'accessibilité comme expérience sociale et interactionnelle », dans *Habiter une ville accessible ; des usages à la conception*, Paris, Éd. du MELTT, PCA.
- Kokoreff M., (1993), « L'espace des jeunes ; territoires, identités et mobilités », *Annales de la recherche urbaine*, n° 59-60, p. 170-179.
- Latour B., (1994), « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, n° 4, p. 587-608.
- Lepoutre D., (1997), *Cœur de banlieue ; codes, rites et langages*, Paris, Éd. Odile Jacob.
- Meunier J., (1977), *Les gamins de Bogota*, rééd. 2001, Paris, Payot.
- Monod J., (1968), *Les barjots*, Paris, Éd. Julliard.
- Piette A., (1996), *Ethnographie de l'action, l'observation des détails*, Paris, Éd. Métailié.
- Ricœur P., (1998), « Architecture et narrativité », *Urbanisme* n° 303.
- Rouleau-Berger L., (1991), *La ville intervalle*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- Tarrius A., (1999), « Économies souterraines, nouvelles proximités sociales », *Sociétés contemporaines*, n° 36.
- Thevenot L., (1994), « Le régime de familiarité, des choses en personne », *Genèses* n° 17.

Jérôme Boissonade est architecte, chargé de cours à l'Université Paris X-Nanterre et à l'École d'architecture de Paris-Belleville. Après un DEA en géographie urbaine, il mène actuellement une thèse intitulée : « L'espace des rassemblements ; Approche descriptive des pratiques de stationnement dans les lieux publics en périphérie urbaine » sous la direction de Isaac Joseph au sein de l'Institut parisien de recherche architecture urbanistique société (département de l'UMR n° 7543 du CNRS). Il est par ailleurs responsable de l'étude « Bobigny, Créteil, Nanterre ; les centralités en périphérie » (1999-2001), financée par plusieurs collectivités territoriales. Un précédent article paru dans les *Annales de la recherche urbaine* (n° 85, p. 44-46) intitulé « Paysages, publics », relatait différents modes de sociabilité dans le centre ville de Bobigny. Un autre, à paraître dans le prochain numéro de la revue AGORA Débats/Jeunesses (n° 24, sept. 2001) et intitulé « Pratiques de rassemblement et pauses publiques », développe la proposition « d'ossatures minimales de services » évoquée dans le présent article.

<jboisso@u-paris10.fr>

Les Annales de la recherche urbaine

ÉDITION

Secrétariat permanent du Plan
Urbanisme Construction Architecture
Ministère de l'Équipement
Arche Nord
92055 Paris-La Défense Cedex
Fax : 01 40 81 24 46

Rédaction

Anne Querrien, Pierre Lassave
Tél. : 01 40 81 63 71, 01 40 81 63 70
e-mail : Anne.Querrien@equipement.gouv.fr
Pierre.Lassave@equipement.gouv.fr

Informations

Marie-Flore Mattei
mattei@iresco.fr

Iconographie – Diffusion

Martine Vernier
Tél. : 01 40 81 63 82
Fax : 01 40 81 24 46

Directeur de la publication

Olivier Piron
Secrétaire permanent du Plan Urbanisme
Construction Architecture

COMITÉ DE LECTURE

Paul Alliès, Université de Montpellier I;
François Ascher, Université de Paris VIII;
Hinnerk Bruhns, Centre national de la
recherche scientifique; André Bruston,
Conseil général des ponts et chaussées;
Gabriel Dupuy, Université de Paris X-
Nanterre; Jean-Pierre Gaudin, directeur
de recherches au CNRS; Francis Godard,
Centre national de la recherche scienti-
fique; André Guillerme, Conservatoire
national des arts et métiers; Claude Jac-
quier, Université Pierre Mendès France,
Grenoble; Gilles Jeannot, École nationale
des ponts et chaussées; Isaac Joseph, Uni-
versité de Paris X-Nanterre; Jean-Paul
Laborie, Université de Toulouse-Le-
Mirail; Dominique Lorrain, Centre natio-
nal de la recherche scientifique; Gilles
Novarina, Université Pierre Mendès
France, Grenoble; Jean-Blaise Picheral,
Communauté urbaine de Dunkerque;
Antoine Picon, École nationale des ponts
et chaussées; Monique Pinçon-Charlot,
Institut de recherches sur les sociétés
contemporaines; Jean-Marc Rennes, Mai-
son des sciences de la ville; Marcel Ron-
cayolo, École des hautes études en sciences
sociales; Marion Segaud, Université du
Littoral, Institut des mers du Nord.

CRÉDITS

G. Zuili/Vu p. 6; S. Remael/L'œil public;
M. Fourmy/Rea p. 11; V. Jacques p. 12;
É. Franceschi/Vu p. 16, 19; Delelis/SIRP,
min. Int. p. 18; D. Sutton/RATP p. 20;
Roger-Viollet p. 22, 25; Tavernier/Rea
p. 29; S. Chivet/Vu p. 30; P. Michaud/
Rapho p. 34; T. Pasquet/Editing p. 38;
Hien Lam Duc/Vu p. 40; D. Miller/Net-
work-Rapho p. 43, 75; É. Hardy/Rapho
p. 44; Niepce-Rapho p. 47; R. Péron
p. 48; F. Huguiet/Rapho p. 53; M. Viale-
ron/Rapho p. 56; F. Madoré p. 61, 65;
L. Coudert p. 62; M. Baret/Rapho p. 68;
Darzacq/Vu p. 73; G. Baudin, S. Dupuy
p. 78, 79, 82, 83; Doisneau/Rapho
p. 81; P. Le Guirriec p. 85; M. Fédoroff
p. 94-99; Archives municipales de Saint-
Étienne p. 100; S. Loubaton/L'œil public
p. 103, 105, 150, 151, 183-189; G. Lar-
vor/Vu p. 106; S. Greene/Vu p. 107, 138,
167, 168, 171; E. Dorier-Apprill p. 117-
123; C. Boddaert-L. Harfouche p. 126-
128; Ville et développement p. 131-136;
A. Bonnot/Vu p. 140; G. Monico, B. Bau-
din, O. Pasquier/Le Bar Floréal p. 149,
153; M. Vimenet p. 156; SIRP, min. Int.
p. 159; N. Zwickel, SIRP p. 160, 163;
J. Boissonade p. 173-180; B. Decout/Rea
p. 191, 197; L. Courcia/Rea p. 192;
J. Sprunck p. 201; Ville de Sarreguemines
p. 203.

NUMÉROS EN PRÉPARATION :

91 Villes et guerres – 92 La ville, un patrimoine commun

93 Croissance de la richesse, croissance de la pauvreté – 94 La ville, terre d'accueil

DIFFUSION

Abonnements et vente au numéro :
LAVOISIER-ABONNEMENTS
14, rue de Provigny, 94 236 Cachan cedex
Tél. : 01 47 40 67 00, fax : 01 47 40 67 03
Nos 89 à 91 inclus : France et UE : 400 F
/60,97 € (particuliers), 500 F/76,22 € (ins-
titutions). Étranger hors UE : 500 F
/76,22 € (particuliers), 600 F/91,44 € (ins-
titutions).

Prix du numéro : 200 F/30,48 €, port en
sus.

Numéros 86 à 88 : mêmes tarifs

Diffusion librairies

DIF-POP

21 ter, rue Voltaire

75011 Paris

Tél. : 01 40 24 21 31 – Fax : 01 43 72 15 77

Anciens numéros (avant 70), anciens tarifs :
Plan Urbanisme-Construction-Architecture,
M.E.T.L., Arche Nord
92055 Paris-La Défense Cedex
Tél. : 01 40 81 63 82 – Fax : 01 40 81 24 46

Catalogue gratuit
sur demande

Conception graphique et PAO

Éditions Recherches/Florence Pétry, Sébastien Morlighem – 17, impasse Mousset – 75012 Paris
Tél. : 01 44 74 04 01 – Fax : 01 44 74 04 22 – e-mail : editions.recherches@worldnet.fr – <http://editrech.freessurf.fr>